



JOURNAL HUMORISTIQUE

L. LASSALLE, Rédacteur

H. BERTHELOT, Fondateur

A. P. PIGEON, Editeur-Prop.



CONFERENCE

DONNÉE À JOLIETTE, EN 1894,  
PAR

HECTOR BERTHELOT  
[ (PARIS ET LOURDES)

Mesdames et Messieurs,

Je vous ennuirais comme une douzaine de bonnets de coton et je vous ferais bâiller à vous décrocher les machoires si, ce soir, je vous faisais une description de Paris.

Ce serait vous raconter ce que la plupart d'entre vous avez lu dans des livres, faire dérouler à vos yeux un panorama reproduit mille fois par la gravure et la photographie.

Bref ce serait vous servir ce que les Anglais appellent "un chestnut."

Je me bornerai à vous communiquer quelques unes des impressions qui me sont restées de mon séjour dans la plus belle ville de l'Univers.

Je vous dirai tout d'abord que Paris est la plus grosse paroisse que j'aie jamais visitée de ma vie.

Le lendemain de mon arrivée était un dimanche.

Bon, me suis-je dit, un dimanche ! c'est une excellente occasion de voir les habitants de la localité. Ils seront tous sortis farauds, sur leur trente six.

Le meilleur endroit pour les connaître c'est à l'église de la paroisse.

Cette église s'appelle Notre-Dame de Paris.

C'est un gros bâtiment, trois fois la grandeur de l'église Notre-Dame de Montréal. Comme cette dernière, Notre-Dame de Paris a deux grandes tours carrées sur le devant.

Comme à Montréal il y a un beau cu de cloches et un gros bourdon.



L'ŒUVRE DES ETRENNES AUX ENFANTS PAUVRES

(Voir l'explication en deuxième page.)

Sans exagérer je puis dire que cette église est presque aussi longue que le Champ-de-Mars de ma ville.

Elle est toute en pierre ; la vouite, les barreaux des fenêtres, les planchers, tout.

C'est vous dire qu'elle est parfaitement à l'épreuve du feu, et les marguilliers n'ont pas besoin de payer un sou pour l'assurance de la bâtisse.

Le dimanche à 11 heures me voila rendu à l'église paroissiale de Paris. La grand'messe ici ne commence qu'à onze heures.

C'est pour la commodité des paresseux qui, s'ils le ventent, peuvent entendre des messes basses à dix heures et demie.

Pendant que l'on sonne le dernier coup de la messe, les habitants de là-bas ne se tiennent pas massés devant la porte de l'église, fumant du gros tabac canayen dans de vieux bougous de pipes cernées depuis cinq ou six ans, empestant les créatures à mesure qu'elles entrent dans le saint lieu. Les abords de l'église sont toujours clairs sur ce rapport.

En pénétrant dans l'édifice si vous entrez par la petite porte de gauche vous apercevez un vieux bonhomme assis dans une espèce de tribune qui vous présente un pinceau avec des poils jaunés qu'il trempe dans un bol en

faïance pour le présenter ensuite aux paroissiens. C'est le donner d'eau bénite.

Devant lui est un gobelet en fer blanc où il reçoit les sous qu'on lui offre. On me dit qu'il fait d'assez grosses recettes. Comme vous le voyez, il n'y a pas de sot métier.

La grand' messe commence.

Les chœurs de la paroisse n'ont pas appris leur plain chant dans les concessions ou les bois francs.

Ils connaissent les notes de la musique comme leur pater et je vous assure qu'ils n'ont jamais de chats dans le gosier. Pour être du bon chant, c'est du bon chant.

Ici le grand orgue n'est joué qu'aux fêtes les plus solennelles.

Les dimanches ordinaires il y a un orgue en arrière du grand autel, placé presque au milieu de l'église.

A cet orgue est la maîtresse de la paroisse composée de chanteurs salariés. Je vous assure que leurs voix n'a rien de grincheux ou de cassant. C'est du chant dans les grands prix, accompagné par l'orgue et une douzaine d'instruments à corde.

Malgré que Paris soit une ville moins croyante que Joliette, pendant le Credo j'ai observé que les habitants ne sortaient pas de l'église pour voir à leurs chevaux, fumer une touche sur le per-

ron jusqu'à l'offertoire ou faire un tour dans le cimetière.

La fabrique de la paroisse n'a jamais de misère à propos du loyer de ses bancs pour la bonne raison qu'il n'y en a pas.

Entre les colonnes des églises sont des milliers de chaises entassées les unes sur les autres. Il y a là des femmes qui les louent deux, trois, et quatre sous, cela dépend de l'importance de la fête et du nombre des paroissiens massés dans la nef. Pas d'abonnement. Pas de crédit. C'est cash on delivery.

J'ai remarqué un banc d'œuvre, mais personne dedans.

On m'a appris qu'à Paris il n'y a pas de marguilliers en change, ni marguilliers anciens et nouveaux. C'est une grosse épine de moins dans le talon du curé. C'est une source de procès tarie pour les avocats.

J'ai eu beau regarder tout autour du perron, je n'ai pas vu la moindre petite tribune en face de l'église où le crieur annonce les ventes à l'encan, les vaches égarées, les résolutions du conseil municipal et tout le tra la la. Les annonces de ventes ne s'affichent pas à coté de la porte de l'église. Tout ce que j'ai pu y lire c'était les mots Liberté, Egalité, Fraternité, taillés dans la pierre.

Les lettres ont environ 18 pouces de haut et sont creusées à un pouce de profondeur. Ce sont les républicains qui ont fait ce gâchis sur le portique en 1848.

Pas de tribune de crieur devant le portique, ainsi plus de discours politiques le dimanche, un bon embêtement de moins pour les candidats qui s'emballent à faire pitié lorsqu'ils entreprennent de réciter l'Angelus au moment où l'on sonne la cloche à midi.

Les politiciens ne tiennent pas leurs assemblées contradictoires devant la porte de l'église, parce que la grande station centrale de la police se trouve justement en face. Au moindre désordre, aux premières taloches qui s'échangent, les policemen de Paris qui sont des espèces de soldats arriveraient pour mettre le holà.

Ils portent à la ceintures des couteaux à deux taillants de 2½ pieds de longs, ce qui contribue beaucoup à les faire respecter.

Il y a une chose qui manque aux paroissiens de Paris. C'est une salle de réunion pour les habitants pour se chauffer en attendant l'heure de la messe ou discuter les grandes questions du jour après les offices.

(A suivre.)